

Philippe Braunstein

## Production et Travail dans les Villes à la fin du Moyen Age

### R E S U M O

*Departing from the application of the concept of industry to medieval economy, this article presents some possible approaches to the subject matter of production and work in the Middle Ages. In the organisation of the productive sectors, special emphasis is given to the leather sector, pointing out comparisons between three cities (Pisa, Freiburg and Cologne). One highlights the technical innovations (in the fustian industry and in the printing press) and the importance of water to siderurgy and textile production, as well as the urban impact that stemmed from the entire industrial development of the late Middle Ages. Finally, one stresses the importance of the complementarity existing between city and surrounding region, proposing also an approach to the different aspects related to the social dimension of work.*

L'histoire de la production n'étant pas une matière littéraire, philosophique ou théologique, les textes médiévaux passent généralement sous silence ce que nous appelons la géographie humaine, c'est-à-dire les rapports entre populations et ressources et l'entreprise collective ou individuelle qui en naît: la «description de pays», titre souvent adopté par les auteurs qui entendent exposer leur vision du monde, s'inscrit soit dans une histoire de la Création soit dans la tradition de l'éloge urbain: célébration des œuvres de la Providence ou glorification de la réussite urbaine, mais dans tous les cas, et même lorsqu'on énumère des produits, une indifférence totale à une description technique des filières productives. On obtient parfois un inventaire stéréotypé des métiers ou des objets offerts à la vente, mais des secteurs entiers du travail des hommes – et ne parlons pas du travail des femmes – sont passés sous silence: le monde est représenté comme un donné immuable et non comme une construction en mouvement.

Ce constat se vérifie surtout lorsqu'on enquête sur la production urbaine: la ville est depuis le 13<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe une des manifestations les plus novatrices de l'entreprise productive, que les ateliers se concentrent dans ses quartiers, dans ses faubourgs ou dans ses campagnes proches; or elle est perçue, ou plutôt décrite comme un lieu symbolique de pouvoir ou un lieu pittoresque de consommation. Dans les textes et les représentations, la campagne domine, avec son calendrier des saisons et ses fruits: même lorsque le minerai de fer affleure, la production de fer est assimilée à une réalité agricole et sa transformation dans des fours, à la cuisine: on cueille le minerai, on le lave, on le cuit; sa récolte s'insère dans une vision seigneuriale des revenus, même si les produits de la forge, et de la grosse forge, sont mis sur le marché urbain.

De sorte que le vocabulaire est particulièrement pauvre pour définir ce que nous appelons le fait industriel; je suis en effet de ceux qui estiment que la notion d'artisanat, qui n'est pas

toujours urbaine, ne suffit pas à rendre compte d'une production de masse, et en série, qui associe le travail et le capital des villes et des campagnes. D'autre part, on ne peut imaginer une description de l'économie urbaine qui ferait le silence sur l'innovation. Or, si l'on s'en rapporte, par exemple, à une sorte d'encyclopédie visuelle des métiers, celle très largement diffusée en Europe, publiée par Jost Ammann au 16<sup>e</sup> siècle, on est frappé des stéréotypes qui dominent: l'ordre social qui se manifeste dans ce traité est parfaitement immobile sous le regard de Dieu; en dehors de l'imprimerie, aucune innovation n'apparaît; les progrès que représentent la mécanisation du travail manuel, l'utilisation de l'énergie hydraulique, l'introduction de nouvelles cultures, l'exploitation massive des ressources du sous-sol ne sont pas même évoqués. De façon plus générale, il faut beaucoup d'attention pour saisir dans l'immense iconographie médiévale des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles des représentations de l'entreprise productive et des moyens matériels et humains qu'elle nécessite, exception faite de la construction, où abondent aussi les stéréotypes sans date.

Et pourtant, l'Europe a donné la preuve d'un puissant intérêt pour les initiatives techniques, particulièrement en deux moments innovateurs pour le développement de l'économie: à partir de la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle, une première phase met au point, en l'espace de trois quarts de siècle, le système européen de production énergétique, en appliquant systématiquement la force hydraulique pour la transformation des produits et en introduisant une régulation dans l'exploitation du patrimoine forestier, ce qu'on appelle la «coupe réglée»; puis, une seconde phase d'une cinquantaine d'années à partir de la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle, et qui se caractérise par une gestion rationnelle de l'espace (nouvelles cultures ou exploitation des mines de métaux précieux) et un contrôle du temps (de l'horloge mécanique à la mise au point des instruments de crédit). Enfin, à l'aube des temps modernes, l'imprimerie s'impose rapidement et au moment où s'élargissent, en particulier grâce aux Portugais, les dimensions du monde connu, elle contribue à favoriser la circulation des informations, y compris des traités techniques, dans toute l'Europe. Elle est une branche nouvelle de la production urbaine et un facteur favorisant toutes les entreprises productives.

Même si l'essentiel de notre documentation est urbaine, il est évident que les montagnes, les forêts et les rivières ont été les lieux privilégiés du développement industriel, et que si l'on connaît parfois assez bien de grosses entreprises comme la mine, la fonderie, la verrerie, où s'investissent des capitaux urbains et princiers, d'innombrables opérateurs économiques, à tous les niveaux, ont animé le tissu économique et social des petites villes sans archives et des campagnes: ce sont eux qui ont fourni aux métiers urbains les matières premières élaborées, les produits semi-finis dont les métiers avaient besoin: sans barres, sans tôles, sans fil de fer, pas de cuirassiers, de fabricants d'épée ou d'aiguilles, ou de poêles à frirer; sans plaques de cuivre, pas de dinanderie, pas de canons, pas de gravures; sans papier, pas d'imprimerie, pas d'emballage, pas de comptabilité. A vrai dire, les historiens se sont longtemps plus intéressés au grand commerce qu'à la production industrielle, aux résultats plus qu'à la mise en œuvre, aux normes des métiers plus qu'au savoir-faire des individus; pourtant y aurait-il eu un grand commerce au Moyen Âge, si l'on n'avait diffusé que des produits agricoles et les biens de consommation des ménages fabriqués par des artisans?

Les contemporains, chroniqueurs, moralistes, diplomates, qui n'évoquent qu'exceptionnellement la production industrielle hors des villes ne sont pas non plus très soucieux de décrire la production artisanale en ville; ils parlent parfois, au hasard d'une chronique, des métiers; mais ils n'entendent pas décrire le labeur des hommes, autrement qu'en termes de morale chrétienne; ils ont en vue des boutiquiers et prestataires de services, ou les protagonistes des luttes urbaines.

Quant aux historiens, ils ont l'avantage de connaître des sources variées, qu'ils peuvent confronter, et dont certaines étaient totalement invisibles pour les contemporains: d'abord des sources normatives, les statuts de métiers organisés et, lorsqu'ils n'existent pas, les décisions émanant des conseils urbains ou d'autres autorités de tutelle, voire des règlements de la coutume, valable pour un territoire ou une profession.

Ensuite, les règlements internes propres à certains métiers, les «keures» flamandes, les «mariegole» vénitiennes, comportant des dispositions professionnelles; mais surtout une abondante documentation générale: comptes et actes notariés concernant les contrats d'apprentissage, les contrats d'association, les transactions entre partenaires, les inventaires de boutiques et de magasins; les actes proprement judiciaires, internes au métier (par exemple le tribunal de l'Art de la laine à Florence), ou relevant de la justice pénale ou criminelle. A ces sources peuvent s'ajouter des sources privées de gestion comptable, des correspondances commerciales, des rapports d'expertise. Mais d'une ville à l'autre, d'une région à l'autre, les fonds d'archives réservent à la fois des surprises et des déceptions, et si de grandes villes ont conservé une documentation par magistratures, de nombreuses petites villes d'Europe n'ont pas laissé de sources utiles pour une histoire de la production et du travail.

Adoptons donc le parti de considérer les métiers urbains. Partout en Europe se retrouvent en ville les mêmes filières de l'alimentation, du vêtement et du bâtiment. Mais elles ne s'organisent pas toutes à la même époque en métiers constitués, et des Pays Bas à la Transylvanie, l'organisation paraît de plus en plus lâche au fur et à mesure qu'on s'éloigne des zones les plus développées d'Europe occidentale et qu'on entre dans des zones tardivement urbanisées. Les niveaux de complexité tiennent souvent à la taille des villes; en Pologne au 15<sup>e</sup> siècle à côté d'une grande ville comme Cracovie, apparaissent des organismes urbains qui ont moins d'un millier d'habitants et on conçoit que quelques dizaines d'hommes de métier ne suffisent pas à créer un corps constitué.

Je vais prendre un exemple en Europe orientale, celui de la ville de Wroclaw (Breslau) qui, à la fin du 14<sup>e</sup> siècle, comptait 20.000 habitants; c'était une ville importante par sa position sur des axes commerciaux qui s'y croisaient: plus de 300 auberges en 1403, c'est dire la densité des échanges fondés sur son activité.

Les bourgeois avaient reçu le droit de créer des associations de métier en 1273, et le nombre des métiers organisés passe de 27 au début du 14<sup>e</sup> siècle à 42 à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, par scission ou par affirmation de métiers autonomes (par ex., les menuisiers qui se séparent des «charpentiers»). D'une liste à l'autre, on note les progrès du commerce à long rayon d'action, avec tous les services qui accompagnent les échanges (métiers de portage, d'emballage...) et le progrès du niveau de vie (dinanderie, savonnerie, étuves...).

Ce qui est intéressant c'est que le nombre des membres des métiers organisés demeure à la fin du siècle légèrement inférieur au nombre des membres des métiers libres. D'autre part, on peut établir en pourcentages l'importance des différents secteurs, le textile en tête (21 %), suivi par les métiers de l'alimentation (20%), les métiers du métal (18 %), puis le cuir (8%) et le bâtiment (3%). Chiffres qui n'ont qu'une valeur indicative, car bien des paramètres peuvent fausser notre vision du paysage urbain; soit la conjoncture, car il se peut que des maîtres du bâtiment soient provisoirement attirés vers un autre centre urbain en chantier; et puis, si nous sommes à l'intérieur des murs, il se peut que des faubourgs industriels soient ignorés: on sait qu'à Paris les métiers de la teinturerie se trouvent dans le faubourg St. Marcel sur la Bièvre...

A partir des sources définies plus haut, on peut travailler sur des filières techniques; dans de nombreuses villes d'Europe, si l'on fait abstraction de la production alimentaire, on retrouve en tête la trilogie textile, fer, cuir, dans un ordre variable. Je vais prendre l'exemple du cuir, moins connu que celui de la production textile ou de la production métallurgique, qui ont donné lieu à de nombreuses publications.

Je me situerai en trois villes, Pise en Italie, Fribourg en Suisse et Cologne en Allemagne.

Pise: au début du 13<sup>e</sup> siècle, la ville de Pise, qui a 20.000 habitants, et dont l'essor est lié à un intense commerce méditerranéen, face aux îles tyrrhéniennes, surtout la Sardaigne, et aux relations de ses hommes d'affaires avec le Maghreb, est devenue une capitale du cuir, plus précisément des peaux de mouton et de chèvre. On possède une liste des habitants qui ont en 1228 juré alliance avec Sienne, soit 4271 personnes, avec l'indication professionnelle de nombre d'entre eux, ce qui donne un ordre de grandeur sur l'importance des activités productives:

Les cuirs et peaux sont le premier secteur professionnel avec 305 maîtres tanneurs, corroyeurs, bourreliers, pelletiers, fourreurs, cordonniers, devant le secteur du bâtiment et de la métallurgie, soit 289 maîtres et celui des métiers textiles, soit 101 personnes. Tout un quartier de Pise, éloigné du centre, de l'autre côté de l'Arno, Chinzica, était le quartier des tanneries.

Il faut rappeler le rôle essentiel du cuir dans l'habillement au 12<sup>e</sup> siècle: sur une chemise ou une gonnelle (jupe) de lin, les femmes portaient volontiers manteaux, pelisses, pelissons, chauffe-cœur de lapin, d'écureuil, de renard, et pour les moins riches, de mouton. Les hommes portaient des houseaux de cuir et de larges ceintures décorées et, s'ils allaient à la guerre, ils étaient revêtus de cuirasses. Ajoutons le harnachement des animaux, les tentures de cuir sur les murs, les couvertures sur les lits, les tapis sur le sol, les récipients tels que bouteilles, seaux et outres, les boîtes, les étuis, les housses, et le parchemin pour la clôture des fenêtres; sans parler d'usages industriels, soufflets, tuyaux, pompes. On sait comment l'évolution générale de l'habillement et des équipements domestiques, à partir du milieu du 13<sup>e</sup> siècle, a entraîné un relatif déclin de ces métiers du cuir, à Pise, mais aussi dans d'autres villes. Le papier a remplacé le parchemin dans les chancelleries et les administrations, le verre a progressivement fait reculer l'usage du parchemin huilé et des bouteilles; enfin, les cottes de maille, en plaques ou en anneaux de fer ont équipé les soldats, même si le fer était nécessairement fixé sur du cuir souple.

Cent cinquante ans plus tard, voyons la situation des mêmes métiers dans une petite ville suisse, Fribourg, qui a 2000 habitants. Une étude très précise fondée sur des centaines de contrats

commerciaux fait apparaître la prédominance de la production de cuir sur d'autres métiers au milieu du 14<sup>e</sup> siècle; on traite par an 10.000 peaux de mouton et de chèvre. On connaissait surtout Fribourg comme une ville drapante: or la vocation textile de Fribourg qui s'affirme au 15<sup>e</sup> siècle dérive directement des usages du cuir, et la moitié des vendeurs de draps de laine sont des tanneurs et des pelletiers. Pourquoi? parce qu'on utilise la laine morte, prélevée sur les peaux, pour en faire des tissus communs, qui sont exportés avec les cuirs de luxe: les tanneurs, devenus producteurs de draps de qualité moyenne ou basse, sont grâce à leurs échanges à longue distance, en particulier dans la vallée du Rhin, devenus aussi importateurs à Fribourg de produits textiles de grande qualité.

Passons encore un siècle. Nous sommes à Cologne, qui, avec ses 40.000 habitants, est l'une des plus grandes villes de l'Empire à la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Le secteur des cuirs et peaux est là aussi important, en 3<sup>e</sup> position par le nombre des entreprises, derrière la métallurgie et le textile. On y rencontre un personnage essentiel, le «Lederwirt», le spécialiste du cuir, médiateur quasi-officiel entre les producteurs et les métiers de finition, qui font la réputation de la ville: au nom des acheteurs de Cologne, il consent des avances financières aux marchands en gros des Pays Bas qui concentrent entre leurs mains le cuir du gros bétail, arrivant sur pied du Nord de l'Allemagne et du Danemark, assurant ainsi l'approvisionnement régulier, voire exclusif, et aidant à la répartition de la matière première entre les ateliers de la ville. Trois secteurs sont essentiels pour l'usage du cuir: d'abord les chaussures, bottes de chasse et de voyage, mais aussi les chaussures légères qu'on enfile dans des sabots. D'après des comptabilités privées de marchands et de leurs facteurs de Nuremberg et Augsbourg au début du 16<sup>e</sup> siècle, on compte l'usage moyen d'une douzaine de ressemelage par an et par personne.

Ensuite, comme toujours l'équipement de l'homme armé: à se couvrir de fer, on a besoin de cuir pour les doublures et les jointures, par exemple pour les gantelets articulés, une des spécialités de l'artisanat de Cologne; ville du métal, ville de l'armement et de l'équipement pour les tournois célèbre en Europe, Cologne associe ses deux spécialités.

Troisième secteur, les usages du cuir dans la production polymétallique, des mines à la fonderie: les sacs (des peaux de vache entières) pour remonter du fond les stériles et les minerais en surface, les corps de pompe pour rejeter l'eau des mines, les seaux, les godets des roues hydrauliques, les soufflets de forge.

On le voit, il s'agit d'un domaine essentiel des matières premières, à la charnière entre le monde rural et la vie urbaine, du gros bétail jusqu'à la reliure des livres; un domaine productif qui s'adapte à la demande soutenue, qui crée des emplacements industriels éloignés à cause de leur nuisance du centre urbain, placés sur fleuves et cours d'eau en aval des agglomérations, mais qui, en ville, associe de très nombreux métiers urbains, de la boucherie à la dorure.

Je propose une seconde approche à l'histoire de la production en ville, c'est une approche par l'histoire de l'innovation.

IL s'agit du dynamisme industriel, lié aux réseaux du grand commerce, et qui, sans se soucier trop des structures des métiers organisés, attire des techniciens qui passent d'une ville à l'autre, d'un chantier à une nouvelle installation. Le phénomène de la circulation des hommes

et des techniques est bien connu pour les métiers de la construction, mais je vais ici évoquer deux secteurs nouveaux à la fin du Moyen Age, l'industrie de la futaine et l'imprimerie.

La création de l'industrie de la futaine, c'est-à-dire de tissus mêlés, soit chanvre et coton, soit lin et coton, au Nord des Alpes (je rappelle que le coton arrive du Moyen Orient par Venise ou Gênes) apporte le témoignage d'une réussite mais aussi dans un cas d'un échec, et manifeste le rôle actif que joue le prince, le pouvoir politique, dans le développement des nouveautés.

Du lac de Constance à la Slovaquie centrale (ancien royaume de Hongrie) on enregistre deux vagues de création, d'abord dans les années 60 du 14<sup>e</sup> siècle, puis dans la première décennie du 15<sup>e</sup> siècle, qui touchent une soixantaine de villes allemandes et hongroises: les hauts plateaux souabe et bavarois sont traditionnellement des zones du chanvre et du lin, qui, bien adaptés au climat, fournissent la matière première à la *tela di Constantia*, qui se diffuse au 14<sup>e</sup> siècle dans le monde méditerranéen par l'intermédiaire de Gênes. C'est sur le modèle lombard – les plus anciens métiers urbains organisés de la futaine se sont constitués à Milan – puis à Venise, que se développe dans les villes souabes, avec l'aide de techniciens de Lombardie, une nouvelle production qui va faire la fortune de la ville d'Ulm: au milieu du 15<sup>e</sup> siècle, qu'ils aient été ou non fabriqués à Ulm, on vend en Angleterre les *Holmes*, en Andalousie les *Olmos*: une étoffe légère, chaude l'hiver, qui se teint plus facilement que la toile de lin et qui fait par conséquent concurrence par son prix de revient plus bas à la laine fine. Ce sont des marchands d'Allemagne du Sud, acheteurs de coton en Italie, et proches du pouvoir impérial, qui ont ainsi créé un essor remarquable de l'industrie textile à Ulm, Nuremberg et Augsbourg: le premier des Fugger qui arrive à Augsbourg et devient bourgeois de la ville est un Souabe, tisserand de futaine: du coton les Fugger sont passés aux métaux précieux et de là, à la première place dans le monde des affaires et de la politique en Europe...

Aussi évidente que soit la réussite ici, autant c'est un échec ailleurs: à Kaschau (Kosice) en Slovaquie, l'implantation des producteurs de futaine allemands, encouragés par un privilège impérial en 1411, demeure modeste. La greffe ne prend pas dans cette petite ville proche d'une zone minière et dont l'activité principale est le vignoble. La futaine disparaît du paysage urbain au bout de 25 ans, parce que l'approvisionnement en coton était trop irrégulier et trop coûteux, et la concurrence de draps de laine légère produits en Silésie et en Pologne, trop forte.

Mais dans les deux cas, on voit ce que la capacité d'invention et la volonté d'adaptation des protagonistes peut apporter comme souffle d'air nouveau dans l'histoire de la production urbaine, au Moyen Age comme en d'autres époques.

L'imprimerie est un secteur par excellence de l'invention, des innovations techniques conjuguées et associées pour mettre sur le marché en l'espace de quelques années un produit nouveau qui bouscule la tradition du manuscrit et multipliant le livre multiplie aussi le nombre des lecteurs. Avant le livre, l'impression sur papier a connu une diffusion souvent sous-estimée et qui prépare les effets d'une diffusion rapide; c'est l'image de piété populaire, ce sont les formulaires d'indulgence. On a un exemple extraordinaire, celui d'une feuille imprimée en Aragon en 1499 et conservée en Espagne en un unique exemplaire: or on sait par des témoignages contemporains que cette feuille fut diffusée à 150.000 exemplaires!

L'histoire des débuts de l'imprimerie concentre tous les caractères d'une histoire industrielle et d'une histoire commerciale de grande ampleur, avec en premier lieu le risque, l'aventure, qui a connu un succès inespéré et créé dans toute l'Europe urbaine des métiers nouveaux, des habitudes et des besoins nouveaux, du plus grand luxe à la consommation de masse.

On connaît assez bien l'invention des caractères mobiles, constitués par un alliage qui résiste à de très fortes pressions; c'est la base d'un développement industriel fondé sur un secret et non sur un privilège annonçant le brevet.

Mais il fallait aussi la presse, peut-être inspirée par la presse vinicole; et puis l'encre qui n'était pas l'encre des copistes de manuscrits: à la fois fluide et grasse, sans traverser le papier, sa mise au point est à rechercher du côté de la peinture à l'huile contemporaine et des siccatifs; et puis il fallait, dès les débuts du livre illustré, des plaques de cuivre parfaitement planes pour garantir l'adhérence totale du papier. Toutes ces mises au point, reliées ensemble et qui constituent en peu de temps un capital inventif typique d'une société urbaine.

Vers 1460-1470, pendant deux décennies, de nombreux praticiens - 9 sur 10 sont Allemands comme Gutenberg - se retrouvent à Venise, alliés ou concurrents. Pourquoi Venise, après la vallée du Rhin ou Rome? Pour plusieurs raisons qui montrent à quelles stratégies répond la création d'entreprises: d'abord la présence des moulins à papier de Trévise sur les eaux courantes et pures de la rivière, le Sile; ensuite et surtout, la présence d'un réseau tout tracé de diffusion du nouveau produit expédié en balles et tonneaux sur toutes les routes commerciales du monde méditerranéen et européen; enfin, grâce à l'incitation du politique: le privilège de 1474, qui jette les bases du privilège d'invention, appliqué d'abord à l'imprimerie et qui protège l'inventeur ou l'exploitant de l'invention par la publicité et non plus par le secret, sous la responsabilité de l'Etat qui garantit contre la concurrence déloyale.

L'un des ateliers d'édition que l'on connaît le mieux grâce aux sources qui le concernent est, aux premiers temps du 16<sup>e</sup> siècle celui d'un des plus fameux éditeurs, Anton Koberger de Nuremberg, le parrain de Dürer, dont on a conservé les correspondances avec ses facteurs sur toutes les places d'Europe, en particulier Lyon: 24 presses fonctionnant en même temps, une centaine d'employés, typographes, correcteurs, illustreurs, relieurs, emballeurs, une véritable entreprise au cœur de la ville.

Ces quelques exemples offrent en commun une chaîne productive, qui dépend entièrement du traitement de matières premières, le cuir, le coton, le papier, et qui ajoute de la valeur par le travail de finition et de diffusion des produits grâce à la ville et à ses métiers. Création, investissement, organisation, distribution, consommation: derrière ces étapes de la production, il y a évidemment le travail à tous les niveaux; mais avant d'en parler rapidement, je voudrais tenter de définir la place de la production industrielle et artisanale dans l'espace urbain, en évoquant l'usage de l'eau, les questions de nuisance et les nécessités de la topographie.

En France, on pourrait évoquer les moulins de Toulouse sur la Garonne, 40 établissements alignés sur le fleuve et ses dérivations, où voisinent moulins à blé, foulloirs, moulins à tan; ou Troyes en Champagne, une des capitales du papier, dont les moulins sont installés au centre de la ville sur les dérivations de la Seine; de façon plus générale, toutes les moyennes et petites villes

drapantes d'Occident, qui pour le désuintage, le foulage, la teinture, utilisent l'urine, la lie de vin, la chaux, l'alun, le tartre, la noix de galle; l'eau industrielle se charge et se colore et impose des complémentarités aux métiers sur les voies d'eau: les pelletiers s'installent en aval des teinturiers pour profiter des restes d'alun, les tueries sont en amont des tanneries parce que l'abattage des bêtes nécessite de l'eau claire, alors que la préparation des peaux se contente de peu d'eau, même sale. Florence offre un exemple éclatant de concentration et de dissémination des ateliers en ville et dans ses abords: c'est au cœur de Florence que se trouvent les «botteghe» de l'Art de la laine, dont les Ciompi, la masse des salariés de base, viennent chaque jour des faubourgs où ils habitent assurer le fonctionnement; mais de la balle de toisons au drap fini, le cycle de fabrication impose 7 groupes d'opérations, qui supposent des haltes à domicile, dans des petits ateliers ou de grands établissements: il faut laver la laine à l'eau bouillante, la rincer à l'eau courante dans le fleuve, l'Arno, fouler le drap, ce qui suppose des moulins sur l'eau, et enfin tendre le drap dans des édifices qui étaient généralement à la périphérie de la ville, à la mesure des pièces de drap, soit 30 mètres de long.

Passons du textile à la sidérurgie et évoquons Nuremberg, métropole des métiers du métal au 15<sup>e</sup> siècle qui, passées les portes, dispose d'un potentiel considérable d'usines au fil de l'eau, près de 130 roues hydrauliques, qui animent martinets, tôleries et tréfileries; les fabriques de gros fil de fer et de fil de fer mince alimentent en ville les métiers de précision. L'une des spécialités de Nuremberg, ce sont les instruments scientifiques en acier ou en laiton, pinces chirurgicales, compas, astrolabes. Mais Nuremberg produit en masse la quincaillerie de maison, par dizaines de milliers les épingles et les aiguilles, qui emballées en fûts dans papier fin et gros papier, sont expédiés dans le monde méditerranéen; rien d'étonnant à ce que la plus ancienne papeterie au Nord des Alpes soit installée au 14<sup>e</sup> siècle sous les murs de Nuremberg.

L'industrie n'a pas attendu le 19<sup>e</sup> siècle pour faire violence à la ville et à ses habitants, par les risques et les pollutions qu'elle provoque: les ateliers de production et de transformation sont à la fin du Moyen Âge fondés sur l'usage de l'énergie mécanique et sur les fournaies, l'eau et le feu. Les pouvoirs publics ont toujours tenté d'éloigner du centre des villes les installations nocives pour la vie et la santé des citadins et de les reléguer hors des murs, ce qui renforce la localisation sur le cours des rivières, en général en aval, mais dans le cas de Nuremberg, le fer arrivant de l'Est, en amont.

Mais ces règles sont parfois difficiles à imposer: un exemple, tiré de l'histoire de Cologne dans les années 1460, à l'occasion d'une plainte adressée au Conseil de ville par l'abbesse d'un couvent incommodée par «stank und ruch» (puanteur et fumée) d'une fonderie de cuivre installée en ville dans le quartier des batteurs de poêles. Le propriétaire de la fonderie, un étranger de Nimègue, est sommé de fermer son établissement et de se transférer hors les murs; mais alors ce sont les batteurs de cuivre et les fabricants de fonds de poêles qui travaillent selon le système du «Verlag», travail à façon pour le compte d'un unique donneur d'ordre, l'orfèvre de Nimègue, qui adressent une pétition au Conseil de ville pour que la fonderie ne quitte pas les lieux: l'ensemble du métier, qui traite chaque année 80 tonnes de cuivre, est dans la dépendance d'un industriel et fait reculer le pouvoir politique. Dans les années 1480, c'est un des membres du Conseil de ville qui produit, en ville, du fil et de la tôle de cuivre et fait fabriquer des chaudrons,



des poèles, des anneaux, expédiés à Anvers au facteur du roi de Portugal en direction de l'Afrique occidentale.

Puisque nous sommes à Cologne, je voudrais pour terminer ce rapide aperçu sur la localisation de la production évoquer une ville dans sa région, pour montrer la complémentarité du fait urbain et de la zone qui l'entoure. Cette région de Rhénanie possède des sources d'archives très riches pour une histoire de l'économie industrielle et a fait l'objet d'études approfondies. A 100 km. autour de Cologne, de petites villes sont reliées au marché de la capitale par des liens organiques que résume le mot de «Verlag», non seulement la fourniture de produits semi-finis aux métiers organisés de Cologne, mais encore le contrôle par des hommes d'affaires, originaires des petites villes satellites, d'une production programmée en fonction d'une demande lointaine. C'est l'écoulement de la marchandise produite qui est déterminant et fait l'écart entre les producteurs; seuls certains d'entre eux ont une connaissance suffisante en droit, en monnaies, en langues, sont au courant des développements techniques et des phénomènes de mode. Ce sont eux qui contribuent à la constitution de zones d'activité concentrée. Cologne était, à la fin du Moyen Age - je l'ai évoqué deux fois à propos du cuir et à propos de la métallurgie – un des principaux marchés de la coutellerie et de l'armurerie en Europe et ses métiers, réputés pour la qualité de ses produits, étaient spécialisés dans la finition et l'assemblage. Or cette activité doit être située dans un cadre régional, celui d'un partage du travail, organisé par la métropole, avec son arrière-pays, la Westphalie. Je citerai un seul exemple, celui de la petite ville westphalienne de Breckerfeld, dont toute la population travaille l'acier: en 1489, trois marchands de Cologne en relation régulière avec l'Angleterre, le Portugal et l'Italie du Sud, reçoivent à l'hôtel de ville de Breckerfeld le serment du maire, de la commune et de la guilde de l'acier, soit plus de 200 personnes, qui leur garantissent le droit exclusif d'achat de tout l'acier produit, les marchands offrant au métier une avance financière et couvrant d'argent l'autel de l'église.

Grâce aux travaux de Franz Irsigler, on connaît la carrière de plusieurs de ces capitaines d'industrie, provinciaux montés à Cologne, attachés par un réseau de parenté et d'affaires avec les membres des métiers de leur ville d'origine. Il est bien évident que la présence au sein des métiers urbains, voire à leur tête, d'intermédiaires obligés, garants des marchés à terme vis-à-vis des producteurs des villes satellites, fausse les principes d'indépendance, d'égalité et d'assistance mutuelle sur lequel se placent tous les regroupements professionnels. On entrevoit des acteurs essentiels, entrepreneurs, techniciens, marchands, qui échappent à une définition statutaire, même s'ils sont inscrits dans un métier urbain. Comment retrouver dans des listes de maîtres des capitaines d'industrie qui feignent d'être au même niveau que les autres? Combien d'hommes d'affaires sont inscrits dans les métiers, alors que leur statut interdit aux maîtres de faire commerce des matières premières qu'ils travaillent? Quant à la distinction dans les mêmes métiers entre salariés et compagnons, les statuts et les actes de la pratique laissent subsister des ambiguïtés qui tiennent au morcellement du marché du travail et à l'existence de chantiers ou d'ateliers d'exception. Face aux hommes d'affaires présents dans les métiers artisanaux on rencontre des salariés dont la présence, parfois massive, détruit l'image que les métiers veulent donner d'eux-mêmes, celle d'une communauté hiérarchique, où les compagnons deviennent des maîtres. C'est ce que B. Geremek a magnifiquement exprimé dans le titre de son livre célèbre, «Le salariat dans l'artisanat parisien».

Je voudrais pour terminer ce tableau d'ensemble parler un peu des travailleurs dans les métiers urbains, ou plus précisément du travail dans sa dimension sociale. Dans une société réputée immobile, ce qui frappe à la lecture des sources fiscales ou judiciaires, c'est l'extrême mobilité liée à la fois à l'essor économique et à la précarité.

Un texte florentin de 1342 définit comme «misérables» ceux qui n'ont ni terre ni maison ni biens meubles d'une valeur supérieure à 100 livres et qui ne sont ni artisans ni salariés, ce qui signifie d'une part qu'un artisan ou un salarié peut posséder moins que le seuil fixé pour définir le «misérable» et ne pas être exclu de la taxation; et d'autre part, que le démuné est celui qui ne peut rien acquérir de durable par son seul travail.

L'histoire du travail en ville oscille entre deux tendances, liées à la conjoncture, car une économie n'est jamais immobile et, selon les circonstances, les groupes dirigeants ouvrent les portes ou filtrent avec précaution les entrées. Or les «misérables» ne sont pas moins nécessaires que les spécialistes.

Evoquons les mouvements à moyenne ou longue distance, qui font circuler d'une ville à l'autre des hommes de métier considérés comme des spécialistes: par exemple, les maîtres maçons lombards, que l'on retrouve sur tous les grands chantiers italiens, de Milan à Naples; les maîtres fondeurs, comme ce personnage qui se présente à Sienne avec un devis précis pour la fonte d'une grosse cloche et qui accompagne sa démarche d'un curriculum vitae où il énumère toutes les villes de référence où il a travaillé. Inversement, un transfert de compétence est parfois programmé par une communauté urbaine: ainsi à Bologne en 1230, la commune décide de favoriser l'arrivée de spécialistes pour produire des tissus sur le modèle de Vérone pour la laine et de Lucques pour la soie: on établit 150 contrats d'embauche d'artisans venant de Lucques, de Florence, de Vérone à qui sont accordés des prêts sans intérêt d'installation pour cinq ans, un logement, un atelier avec exonération de loyer pour 8 ans et l'équipement nécessaire (2 métiers à tisser et une tenderie); plus le droit de citoyenneté, l'exonération d'impôt public, l'autorisation de vendre en partie au détail... On retrouve ce rôle incitatif de la commune dans de nombreux cas à la fin du Moyen Âge, assorti de lotissements de petites maisons à loyer modeste, voire, à Nuremberg, au 15<sup>e</sup> siècle, une maison-type avec logement et atelier pour attirer des maîtres charpentiers.

En dehors de ces spécialistes que l'on attire, de nombreux migrants circulent en Europe, souvent à plusieurs originaires du même lieu, avec un chef d'équipe qui les emmène de chantier en chantier; et si l'on peut considérer la mobilité des apprentis comme faisant partie du louage de service, forme déguisée de l'embauche au taux le plus bas, nombre de compagnons, titulaires d'un métier, sont prêts à effectuer des déplacements lointains pour trouver du travail: à Francfort, à partir du registre de la confrérie des serruriers compagnons, entre 1418 et 1524, on relève 2620 compagnons dont le lieu d'origine est connu: 80 % d'entre eux viennent à Francfort d'un autre lieu, 2,5% d'une distance inférieure à 15 km et près de 57% d'une distance supérieure à 150 km.

À Paris, le registre criminel du Châtelet (1389-1392) permet de confirmer ces déplacements, mais ce qui est frappant c'est l'échec, sanctionné par la condamnation pénale, de jeunes hommes qui n'ont pas réussi, malgré de longues errances, à s'installer dans la vie avec la profession qu'ils déclarent: sur 127 personnes, 45% viennent de plus de 150 km à Paris, mais le cordonnier a été

aide-maçon, le tailleur est devenu portefaix puis vidangeur, et nombre d'entre eux tournent autour de la ville, de banlieue en banlieue, sans réussir à s'installer. La présence de ces populations instables, soumises aux fluctuations de l'offre dans tous les métiers les plus modestes, de la domesticité à l'emballage et au portage, crée des concentrations de populations et entraîne des troubles parfois violents de l'ordre public. C'est lorsque le marché du travail s'encombre par l'afflux de pauvres, à la recherche d'un emploi salarié, que la réglementation des métiers se durcit dans la seconde moitié du 15<sup>e</sup> siècle: c'est la fermeture de fait de l'accès à la maîtrise et des conditions draconiennes pour l'entrée dans le métier : honorabilité, exigence de mariage, naissance légitime etc...

Je prends l'exemple de Fribourg en pays de Bade, au Nord de Bâle ; en 1412, il est décidé que tous les travailleurs manuels, les «brassiers», les «manovali» qui veulent entrer en ville doivent acheter leur admission et sont alors inscrits dans un métier fourre-tout, celui des vigneron, le prix d'entrée variant selon la conjoncture et la demande de main d'œuvre indifférenciée; on autorise les nouveaux venus à mendier en cas de nécessité (manière de reconnaître qu'ils ne trouveront pas toujours d'emploi, mais qu'ils doivent vivre de leur pauvreté - «sich mit seiner Armut zu ernähren»). C'est un compromis entre une tendance à la fermeture des métiers organisés et l'ouverture conditionnelle d'un métier de masse, où les entrepreneurs peuvent trouver un volant de main d'œuvre non qualifiée.

Je n'entre pas dans l'immense question que pose le salariat à l'intérieur des structures du travail organisé, qu'il s'agisse du montant des salaires ou de la durée de travail; je voudrais seulement évoquer pour finir la réaction d'une partie des jeunes ouvriers, les compagnons, issus de la ville même ou venus d'ailleurs pour s'embaucher et qui sont tentés, face aux pouvoirs publics et aux métiers organisés, qu'on va appeler les corporations, de créer leur propre association de défense, soit de manière clandestine parce qu'elle est pourchassée, soit admise et surveillée de près parce qu'elle se prétend seulement fraternelle et charitable. Ces institutions qui existent dans la plupart des villes d'Europe jouent un rôle important comme sociétés de secours mutuel, à l'image des associations des maîtres: à Fribourg, par exemple, les compagnons boulangers font en 1419 une convention avec l'hôpital et son cimetière.

Ces mouvements se construisent parfois en réseaux de ville à ville: résistance contre l'application d'un maximum des salaires, contre les cadences de travail, qui peut aller, par exemple en Alsace, jusqu'au «Verruf», le refus d'aller travailler chez certains maîtres. Des mouvements violents secouent l'Europe dans les années 1380 en Angleterre, en Italie, et débouchent évidemment sur le théâtre de la vie politique des cités. Un exemple fameux est l'insurrection des «Ciompi» de Florence en 1378, animée par les membres des métiers d'apprêt soumis à l'Art de la Laine, et dont les violences sont dirigées contre les responsables du métier, juges du tribunal, qui ont prononcé des sentences sans pitié contre des travailleurs, maîtres sans espoir ou compagnons, incapables de rembourser au terme échu les avances consenties par leur patron sur le loyer ou des instruments de travail : la main droite coupée à la 3<sup>e</sup> sommation! La répression du pouvoir politique a été féroce et sanglante à Florence et ailleurs. Mais si l'on revient à Florence, ville drapante par excellence, un siècle plus tard, on constate un recours à une justice plus équilibrée, qui ne se borne plus à défendre les propriétaires et les prêteurs, mais tente d'adapter les peines pécuniaires aux capacités de paiement des prévenus.

Il me semble, et j'en viens à la conclusion, qu'on ne peut dissocier la description des capacités productives d'une ville ou d'un secteur de la question du marché du travail, et donc des rapports de dépendance qui lient le travail au capital : à la fois l'initiative des entrepreneurs, leur industria, que l'on retrouve dans tous les secteurs, qu'ils soient ou non organisés en métiers jurés, et l'aspiration du plus grand nombre, qu'ils soient maîtres, compagnons ou salariés, à ne pas tomber au-dessous du minimum vital.

Dans le droit minier de Bohême, rédigé en 1300 par un juriste de Bologne, il est dit: «*esse debet consideratio pietatis ut pauperibus laborantibus tale precium computetur de quo valeant sustentari*».

C'est l'objectif théorique que se fixe le gouvernement des villes au nom du bien commun; mais nombre de dépendants au travail doivent trouver, hors du travail rémunéré et faiblement rémunéré, le moyen de subvenir aux besoins d'une famille: d'où le travail, souvent caché, des femmes et des enfants, et d'autre part l'assistance aux plus démunis, lorsqu'ils sont «méritants», c'est-à-dire stables et pieux: l'assistance est une des composantes de la vie économique, parfaitement admise et souvent organisée par les milieux dirigeants, ceux des métiers et des pouvoirs. En Normandie, comme l'a remarqué Mathieu Arnoux, hôpitaux, maisons-Dieu, maladrerie, reçoivent l'essentiel de leurs revenus réguliers des foires et des marchés, comme si l'accord s'était fait sur la possibilité d'asseoir l'assistance aux malades et aux vieillards sur les revenus de la richesse mobilière et du commerce. C'est ainsi qu'à Venise, le gouvernement des «scuole», ces associations charitables, joue un rôle essentiel de soutien aux travailleurs et à leur famille, mais aussi un rôle politique dans la gestion confiée à une bourgeoisie laborieuse qui n'a pas accès aux plus hautes instances du pouvoir.

Il me paraît essentiel que l'histoire de la production associe une réflexion à la fois sur le travail et sur ses représentations, c'est-à-dire sur le réseau de valeurs et de liens personnels qui fondent une société urbaine.

### Note bibliographique

*Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age*, éd. par X. Barral i Altet, 3 vol., Paris 1986-1990

Bechtel, G., *Gutenberg et l'invention de l'imprimerie. Une enquête*, Paris 1992

Braunstein, Ph., *Travail et entreprise au Moyen Age*, Bibliothèque du Moyen Age, 21, Bruxelles 2003

Cardon D., *La draperie au Moyen Age. Essor d'une grande industrie européenne*, Paris 1999

Febvre, L., Martin, H.J., *L'apparition du livre*, Paris 1971

Geremek, B., *Le salariat dans l'artisanat parisien aux XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles*, Paris-La Haye 1968

*L'innovation technique au Moyen Age*, éd. par P. Beck, Paris 1998

- Irsigler F., “Die wirtschaftliche Stellung der Stadt Köln im 14. und 15. Jahrhundert”, *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, Beiheft 65, 1979
- Les métiers au Moyen Age. Aspects économiques et sociaux*, Publications de l’Institut d’Histoire Médiévale de l’Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 1994
- Molà, L., *La comunità dei Lucchesi a Venezia. Immigrazione e industria della seta nel tardo Medioevo*, Venise 1994
- Morard, N., “Le témoignage d’un notaire: achats, ventes et production à Fribourg au milieu du 14<sup>e</sup> siècle”, *Revue d’Histoire suisse*, 35, 1985, pp. 121-141
- Reininghaus, W., “Die Entstehung der Gesellengilden im Mittelalter”, *Vierteljahrschrift zur Sozial und Wirtschaftsgeschichte*, Beiheft 71, 1981
- Schröder, R., *Zur Arbeitsverfassung des Spätmittelalters. Eine Darstellung des mittelalterlichen Arbeitsrechtes aus der Zeit nach der grossen Pest*, Berlin 1984
- Stella, A., *La révolte des Ciompi. Les hommes, les lieux, le travail*, Paris 1993
- Tito, A., “I costi industriali di una azienda conciaria ( 1384-1389)”, in *Bollettino Storico Pisano*, 42, 1973, pp. 9-52
- Le travail au Moyen Age. Une Approche Interdisciplinaire*, Publications de l’Institut d’Histoire médiévale de l’Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 1990
- Vérin, H., *Entrepreneurs, entreprise. Histoire d’une idée*, Paris 1982
- Von Stromer, W., *Die Gründung der Baumwollindustrie im Mittelalter*, Stuttgart 1978